

MAX, À CE QUE J'IMAGINE

Tous les matins, il faisait le tour du zoo de Berlin. Avant de prendre sa douche, avant de revêtir son costume trois pièces, il enfilait un pantalon de sport, un gilet, et ses chaussures de marche, de très sophistiquées, les plus confortables qui soient. Il ne voulait plus connaître le froid, la neige qui s'accroche à ses talons nus, le vent qui s'infiltrait par le col.

Max choisissait toujours ses vêtements en fonction de leurs poches. Il les voulait fermées par un bouton afin d'y glisser les cachets que son médecin lui prescrivait. Il avait besoin de les avoir toujours sur lui. Rien n'était plus terrible que l'idée qu'il pût chanceler, mettre le genou à terre, perdre connaissance. C'est pour cela qu'il marchait. Pour se tenir en forme, soumettre son corps à sa seule volonté, ne plus le condamner à cet état de faiblesse. C'était un combat qui le moment venu serait perdu, il le savait, mais en attendant, il luttait.

Le zoo se trouvait au-dessous de sa fenêtre mais jamais il ne le regardait, par peur de basculer dans le vide. Pour le rejoindre, il n'avait qu'à descendre la dizaine d'étages qui séparait son appartement, un coquet duplex situé derrière le coin de la très chic Kurfürstendammstraße, du rez-de-chaussée. Il traversait la rue et se retrouvait à quelques mètres de l'église décapitée par la guerre, la *Gedächtniskirche*, juste en face de l'imposant portail du *Zoologischer Garten Berlin*, aisément reconnaissable à son arcade asiatique, puis longeait la grille en s'efforçant d'ignorer les rails de la grande gare berlinoise qui délimitait la zone, pas plus qu'il ne prêtait attention aux cris des bêtes.

Derrière les grillages, la vie du zoo suivait son cours. De temps en temps, on entendait le claquement métallique des cages qu'on refermait, le jet des tuyaux d'arrosage, la conversation des gardiens autour des enclos.

Jamais Max ne jetait un regard vers l'intérieur du parc. Toute son attention se concentrait sur sa marche et sa respiration. Il savait qu'il devait garder son sang-froid, respecter les distances de sécurité, devant, derrière, que personne ne le remarque. Il se rappelait que dans le monde d'avant ne survivaient que les invisibles, les transparents.

Depuis qu'il s'était installé à Berlin, une dizaine d'années après la guerre, l'activité professionnelle de Max l'amenait à séjourner régulièrement en Amérique du Sud, pour son compte ou celui d'autrui. Max avait pour mission de négocier l'achat de conteneurs de café qu'il revendait ensuite aux meilleurs acquéreurs, discutant âprement, mettant en mouvement son réseau, souvent des hommes comme lui, des revenants. En d'autres occasions, il se rendait à Rome pour dénicher des lots de tricots, parfois aussi à Florence ou à Milan. Chemin

faisant, il lui arrivait de plus en plus régulièrement de prendre l'avion pour New York, le temps d'un déjeuner avec sa banquière, une Américaine expansive qui avait posé une photographie de son client en évidence sur son bureau, la fameuse Katie.

À chacun de ses déplacements, brefs voyages ou longs périple, Max glissait dans la poche de son pantalon, en plus de ses médicaments, une espèce de bourse en velours au tissu légèrement fatigué, un sac rempli au tiers de diamants, des petits, des discrets, ni insignifiants ni trop chers, des faciles à revendre, un sésame qui lui permettrait de ne pas être pris au dépourvu si jamais devait se répéter cette nuit où son père avait caché des billets de banque dans la doublure de la veste de sa plus jeune sœur, la petite dernière de dix ans. Son père espérait la sauver, inverser le cours du destin, peine perdue, ni elle, ni les autres ne furent sauvés. Max n'avait pas oublié. Si bien qu'il avait beau s'efforcer de ne rien laisser paraître des angoisses qui le rongeaient, se répéter qu'il était désormais à l'extérieur des grilles du zoo, que l'intérieur, c'était pour les animaux, son passé s'accrochait à lui. Ce dont venaient témoigner les cachets dont il ne se séparait jamais, les incessants check-up qu'il demandait à ses docteurs ou le sac de diamants qui alourdissait sa poche. Loin, très loin de l'homme invincible et puissant qu'il semblait être devenu.

Dès le début des années soixante, Max prit l'habitude de franchir le Mur pour se rendre à l'Est. D'un geste de la main, il saluait les douaniers, lesquels le laissaient passer sans vérifier le coffre de sa voiture ni même jeter un œil à son passeport. Il y retrouvait Micha, un homme singulier, haut comme trois pommes et d'une intelligence redoutable. Max disait que, de eux tous, il était le plus débrouillard, celui que les Allemands, déjà, envoyaient chercher du lait ou des œufs dans les fermes rationnées des environs. Micha n'était pas une nouvelle connaissance, non, comme le monde est petit, leur amitié remontait à la Pologne, aux baraquements, les barbelés, le silence, les hurlements. Micha savait.

Ils s'étaient connus aux camps lorsque Max, débarquant du train et jugé apte au travail, avait intégré l'équipe de nuit de la mine de Yavishewiz, à dix kilomètres d'Auschwitz. Chaque soir, Micha et Max se levaient et partaient, affrontant le froid, le vent qui s'engouffre sous leurs vêtements, la neige. Ils abattaient des heures de travail sans manger ni boire, fourbus à l'intérieur des galeries. « Le travail rend libre » leur avait-on dit — bande de menteurs. Jusqu'au matin ils remplissaient les chariots de charbon puis ils les remontaient, couraient, redescendaient et recommençaient, de sorte que la mine continuait à tourner comme si de rien n'était, comme s'il n'y avait pas la guerre, comme s'ils n'étaient pas

épuisés, ni battus, ni humiliés, comme si on ne savait pas qu'à ce rythme-là, ils mourraient tous. Une question de semaines, voire une affaire de quelques jours.

* *

*

J'ai longtemps espéré recueillir les confessions de mon grand-père. J'attendais qu'il me raconte l'enfer duquel il était revenu. Je voulais savoir, je voulais comprendre. Je n'arrêtais pas de fixer le numéro tatoué sur son avant-bras, seule trace visible de ses deux années et demie passées à Auschwitz. À l'époque, je le connaissais par cœur. Aujourd'hui, je revois seulement des sept, des huit et des zéro. Peut-être un six. Mais je ne parviens plus à me souvenir de la combinaison.

L'été de mes quinze ans, je suis partie pour l'Espagne rejoindre mon grand-père dans sa maison de Benalmadena, sur les hauteurs de Malaga. Nous nous baladions beaucoup et mon grand-père se mettait souvent à entonner des airs du temps où il était revenu des camps, des chants communistes appris je ne sais où, dans l'une des poches secrètes de l'existence qui était la sienne.

Le jour, la nuit,

Le marteau

Frappe, tape

Tape, frappe,

Frappe, tape,

Tape, frappe,

Et refra-a-a-a-p-e

E-e-e.

Un jour, au détour d'une de nos promenades, il me montra une maison au loin, dans une sorte d'îlot. « C'est ici que Léon Degrelle vit depuis la fin de la guerre », me dit-il. Léon Degrelle, je le connaissais. C'était le chef de file des rexistes belges. Il avait à son actif l'arrestation de centaines de familles juives. Je lui avais écrit deux ans plus tôt une lettre où je lui annonçais mon existence, laquelle se devait d'être la preuve de sa défaite. « Un de vos rexistes a envoyé mon grand-père à Auschwitz mais il en est revenu et moi, sa petite fille, treize ans, je suis en vie. » Je racontai l'anecdote à mon grand-père et sentis que le moment était venu de me jeter à l'eau.

« C'était comment dans les camps ? »

Le visage de mon grand-père s'assombrit. Il réfléchit longtemps, perdu dans ses pensées. Plusieurs fois il me donna l'impression qu'il allait commencer à parler mais finalement il se taisait, réfléchissant encore, se raclant la gorge, cherchant ses mots. Après de longues minutes, il sembla enfin avoir trouvé. Il prit sa respiration et me dit d'une voix sourde : « Ce n'était pas facile, Épinglette. » Ce fut tout. Rien d'autre. Alors depuis, je lis, je cherche. Et j'imagine.

Nathalie Skowronek